

L'U. R. S. S.

vue par Florent Schmitt

Sur le coteau de Saint-Cloud, une petite maison perchée dans un jardin en terrasse. De beaux arbres parés de tous les ors de l'automne. Un bruisant tapis de feuilles mortes. Au loin, Paris s'étire dans une brume que vaporise le soleil couchant. Le périlleux escalier de pierre franchi, j'aperçois Florent Schmitt par la porte-fenêtre du rez-de-chaussée. Absorbé dans la correction d'épreuves (j'apprendrai ensuite qu'il s'agit de la partition d'orchestre d'*Oriane-la-Sans-Egale*), le maître ne s'est pas aperçu de mon approche. Je contemple à loisir l'intérieur paisible où flambe un feu de bois, puis me décide à tambouriner au carreau. Florent Schmitt lève un œil méphistophélique, bientôt remplacé par un sourire accueillant. Les bras encombrés d'un fagot qu'il a happé au passage sous l'escalier, il m'introduit dans son cabinet de travail. « Je le scie moi-même », fait Florent Schmitt, en jetant le bois dans la cheminée. En vertu du principe « On n'est jamais si bien servi que par soi-même », le compositeur roule aussi ses cigarettes lui-même et les met curieusement à sécher, au fur et à mesure de leur confection, sur les chenets brûlants.

— Je viens, lui dis-je, recueillir vos impressions sur votre récent voyage en U. R. S. S.

Mais Florent Schmitt parle de mille choses sauf de celle-là. Son feu, ses cigarettes l'occupent tellement... Il se décide enfin.

— Mon impression est excellente. On fait un gros effort là-bas pour la diffusion de la musique dans la masse populaire. Ce peuple en casquettes constitue un auditoire attentif et vibrant. L'organisation musicale en U.R.S.S. pourrait servir de modèle à nos pays occidentaux. Le gouvernement

sovietique s'est attelé avec persévérance à une tâche énorme dont nous ne pouvons encore, à l'heure actuelle, que constater les premiers effets, mais qui est riche d'avenir. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans les deux grandes villes où j'ai séjourné, Moscou et Léningrad, le théâtre musical et les concerts atteignent un niveau remarquable. Directeurs, chefs d'orchestre, instrumentistes, artistes du chant et de la danse, comédiens, peintres, décorateurs, tous fonctionnaires, rémunérés et pensionnés comme tels, ont le jeu sacré. Quant au public (le prix des places est sensiblement moins élevé qu'ici), il répond avec enthousiasme à l'appel des dirigeants. Cette activité féconde et persévérente ne se borne pas aux grandes villes. Jusqu'aux confins de l'immense Russie, l'organisation musicale étend lentement et sûrement son action. Les localités moins importantes possèdent maintenant leurs théâtres, leurs orchestres, leurs groupes chorales ou de musique de chambre. D'excellentes troupes ambulantes rayonnent dans les régions les plus éloignées. La T. S. F. se charge d'atteindre les villages. L'attention des travailleurs est quotidiennement attirée par les journaux sur telle ou telle manifestation artistique...

— Fauvres de nous ! ne puis-je m'empêcher de penser, à l'évocation de ce colossal effort.

— Si je vous disais, reprend Florent Schmitt, qui a disparu pour chercher une nouvelle brassée, si je vous disais que les élèves des conservatoires sont, dès leur admission, subventionnés par l'Etat, et assurés, dès leurs études terminées, de trouver un emploi ?

— Et les compositeurs ?

— Fonctionnaires aussi, travaillant pour l'Etat, rétribués par lui, certains de voir monter leurs ouvrages avec le plus grand soin et représentés ou joués un grand nombre de fois...

— Mais c'est le paradis des artistes !

— Dans tous les cas, il est indéniable que l'U. R. S. S. place au premier rang de ses préoccupations l'éducation artistique d'un immense peuple et que la musique et le théâtre, réservés jadis à des classes privilégiées, sont mis à la portée de tous.

— Parlez-moi de celles de vos œuvres qui furent jouées là-bas ?

— J'ai dirigé à Moscou, à la Salle des Colonnes, devant un auditoire chaleureux de deux mille personnes, la Tragédie de Salomé, la Tragique Chevauchée, l'« Orgie », d'Antoine et Cléopâtre et le ténor Sakharoff a chanté deux poèmes avec orchestre.

— Votre impression ?

— L'orchestre est composé de lecteurs de premier ordre. Avec très peu de répétitions, le résultat fut excellent. Le fait que le public ne demande qu'à s'instruire est des plus significatifs.

— La ville de Moscou ?

— Un gigantesque village de quatre millions d'âmes, d'un pittoresque éblouissant. Le Kremlin, une splendeur, contenant et contenu. Puis cette extraordinaire église baroque de Saint-Basile, une merveille !... Si elle existe toujours, ce n'est, en tout cas, pas de la faute de Napoléon, qui voulait la brûler... Quant à Léningrad, c'est sans doute, avec Paris, la plus grandiose des villes d'Europe. Ses somptueux palais de l'ancien régime sont, depuis la Révolution, transformés en musées pour la plupart.

J'interroge Florent Schmitt sur la physionomie du peuple côtoyé dans la rue.

— L'U. R. S. S. est une immense usine : un peuple d'ouvriers affables, obligeants, assez simplement vêtus, si vous voulez, mais qui cependant possèdent « un costume des grandes occasions » que l'on sort pour aller au théâtre ou au concert... J'ai assisté sur la Place Rouge à Moscou, à la « Fête annuelle de la jeunesse ». Cinq cent mille jeunes gens sur les têtes desquels flottaient les bannières corporatives : une grande force confiante...

Des visiteurs interrompent notre entretien. C'est le « jour » de Florent Schmitt et j'ai déjà eu bien du mal à le tenir quelques minutes, dans un coin... Comme il m'accompagne à travers le jardin nocturne et me prend par le bras pour descendre l'escalier que les ténèbres rendent à peu près invisible, il veut revenir sur ses pas pour que j'emporte à Paris quelques bûches de sa récolte...

— A la belle saison, me crie-t-il dans la nuit glacée, je vous donnerai des salades !